

---

## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

*Mimi Perrin, chanteuse de jazz, auteur de paroles éblouissantes pour son groupe vocal, dut abandonner la musique dans les années 1960 ; elle y est revenue un peu plus tard en devenant traductrice. Depuis lors, elle n'a cessé de faire swinguer la langue française, tantôt en solo, tantôt (de préférence) en duo avec sa fille Isabelle. Voilà, des Double Six à la traduction en double, une carrière double elle aussi, atypique et pourtant cohérente, où à chaque étape éclate le même talent.*

## Mimi Perrin

**TransLittérature** : *Comment une chanteuse de jazz devient-elle traductrice ?*

**Mimi Perrin** : En fait c'est l'inverse ! Tu devrais me demander comment une future traductrice est devenue chanteuse de jazz... J'ai commencé par des études classiques d'anglais à la Sorbonne, à une époque révolue où une licence comprenait un certificat de français-latin ! Par ailleurs, depuis mon plus jeune âge, j'avais pris des cours privés de piano classique. Plus tard, j'ai découvert le jazz et ce genre m'a passionnée. Mais la Sorbonne avait la priorité. Je me suis retrouvée avec mes diplômes en poche et sans la moindre envie d'enseigner. J'ai quand même exercé deux ans dans un collège, ce qui m'a définitivement convaincue que ce n'était pas ma tasse de thé. En revanche, la traduction me fascinait. J'adorais la langue anglaise et m'intéressais déjà aux problèmes de rythme et de sonorité. J'ai même fait à l'époque deux traductions, un roman de Dashiell Hammett et un livre sur les baleines, grâce à un ami dont le père était éditeur.

**TL** : *Et le jazz dans tout ça ?*

**M.P.** : J'en écoutais de plus en plus et j'ai fini par sauter le pas, si je puis dire. J'ai d'abord joué dans les clubs de l'époque, comme pianiste et en trio avec basse et batterie, ou basse et guitare. Mais le chant m'intéressait davantage. J'avais découvert les grands vocalistes comme Ella Fitzgerald, Billie Holiday, Nat King Cole, Frank Sinatra et bien d'autres. Puis les groupes vocaux américains. J'ai pris des cours de pose de voix et me suis lancée. Je suis entrée dans le groupe vocal français des Blue Stars. J'ai fait quelques années comme choriste dans les studios d'enregistrement, derrière tous les chanteurs français de l'époque, et c'est alors qu'un jour je découvre un disque d'un trio américain, Lambert, Hendricks and Ross, qui chantaient des orchestrations de Count Basie, où ils reproduisaient à la voix les parties des instruments, avec des paroles. J'étais soufflée. Je me suis dit, Il faut que je fasse la même chose, mais en français ! J'ai rencontré Quincy Jones, alors arrangeur chez Barclay, je lui ai fait part de mon idée, il m'a donné ses orchestrations, et c'est là que j'ai écrit les paroles et formé un groupe, les Double Six, pour les enregistrer.

**TL** : *Ces fameuses paroles, où tu ne te contentes pas de suivre à la note près le thème original, mais où les sonorités des mots évoquent celles des instruments...*

**M.P.** : Au prix de quelques entorses ! Faute d'accent tonique fort, le français ne swingue pas, contrairement à la langue anglaise. J'ai été obligée de briser des mots, d'étirer des syllabes, d'en élider d'autres, de déplacer des accents toniques. Pour reproduire la sonorité et le phrasé des instruments, j'ai exploité la phonétique. J'ai joué sur les consonnes : les attaques des trompettes sont marquées par des [p], des [t], les saxos ont plutôt des [f], des [v], etc. J'ai joué sur les voyelles : des [i] pour les tessitures aiguës... Et en même temps il fallait que ça raconte une histoire !

**TL** : *Le résultat, c'est Quincy Jones te disant après la première audition : J'ai l'impression d'entendre mon grand orchestre...*

**M.P.** : Mais je t'avoue que j'ai passé des nuits blanches sur ces paroles.

**TL** : *Puis le succès est venu...*

**M.P.** : Il nous a permis de faire de grandes tournées, dont deux au Canada. Nous avons chanté à New York, au Town Hall. Le groupe a duré six ans, de 1959 à 1965, puis j'ai dû m'arrêter à cause d'un très gros pépin de santé.

**TL** : *Tu n'as plus jamais chanté, mais tu as continué d'écrire des paroles.*

**M.P.** : Oui, par-ci par là, dont certaines pour des groupes vocaux. Des paroles plus traditionnelles aussi, parfois avec des rimes... J'aime bien ce travail sur la rime.

**TL** : *Et tu t'es mise à traduire.*

**M.P.** : Oui, au début des années 1970. À l'époque des Double Six, j'adorais la science-fiction, j'en lisais énormément, et un jour j'ai découvert la traduction d'un roman que j'avais lu en anglais. Je n'ai pas trouvé ça terrible...

**TL** : *Alors tu t'es dit, On peut faire mieux...*

**M.P.** : Oui. Plus tard, j'ai lu quelques traductions absolument géniales, celles de Michel Demuth, qui a notamment traduit *Dune* de Frank Herbert. Et ce sont les deux, les mauvaises et les bonnes traductions, qui m'ont encouragée à traduire. Mais il y a eu aussi des raisons pratiques : on travaille chez soi, à son rythme, on peut se permettre une maladie de temps en temps — alors que dans le métier d'artiste, avec les tournées... J'ai rencontré Michel Demuth, qui à l'époque dirigeait une collection de SF. Il m'a confié deux nouvelles pour Galaxy, puis un roman. Parallèlement, j'ai connu les gens de la collection « Présence du futur » chez Denoël, dont Elisabeth Gille, et j'ai aussi travaillé pour eux.

**TL :** *Tu ne traduis plus de SF. Pourquoi ?*

**M.P. :** Il y a eu un tournant. La SF a un peu dérivé vers d'autres genres, la politique-fiction, par exemple, qui me plaisaient moins. Et puis on a commencé à me proposer autre chose. Mon premier roman non-SF était de Jean Rhys – ça ne se refuse pas.

**TL :** *Depuis, tu as beaucoup travaillé. Ta notice bibliographique avoue une cinquantaine de titres, et encore, tu me dis qu'il en manque. Tu dois recevoir beaucoup de commandes. As-tu la possibilité de choisir ?*

**M.P. :** J'ai eu la grande chance de ne jamais traduire à contre-cœur. Toutes mes traductions sont des choix. Il faut que je « sente » le roman. La seule chose, et tous les éditeurs le savent : je demande de très longs délais. À cause de ma santé je dois toujours prévoir du temps pour la maladie, et en plus je travaille très lentement. Je suis perfectionniste. Je fais encore des tas de corrections sur les épreuves. Cela n'a pas de fin. Ce qui m'énerve, ce sont ces gens qui te disent, Toi qui es traductrice, tu peux nous traduire ces trois lignes, là, tout de suite... Je réponds Non, pas tout de suite, je donnerai ma réponse dans quelques jours. Sinon je vais vous dire quelque chose et demain je vais le regretter parce que j'aurai trouvé mieux.

**TL :** *Au bout de dix ans, un grand événement dans ta carrière : le début de la collaboration avec Isabelle, ta fille, quasiment arrachée au berceau, puisqu'à l'époque elle avait à peine vingt ans !*

**M.P. :** Depuis, nous travaillons le plus souvent, et de plus en plus, ensemble.

**TL :** *Tu as déjà évoqué ce travail à quatre mains dans TL3, il y a déjà huit ans. Peux-tu rappeler votre mode de fonctionnement, et dire s'il a évolué avec le temps ?*

**M.P. :** Il est toujours le même, à cela près qu'Isabelle est devenue une professionnelle à part entière. J'en viens presque à me dire parfois que je ne pourrais plus rien faire sans elle ! Le dernier roman de Le Carré, pour ne citer que lui, se passe dans le domaine de la haute finance auquel je ne connais absolument rien. J'aurais été perdue sans Isabelle qui lit beaucoup de revues d'économie en anglais pour les cours de traduction qu'elle donne à ses étudiants de L.E.A. Je n'en serais pas venue à bout. À l'inverse, je suis plus attirée qu'elle par les passages poétiques, les jeux sur les sonorités, les rimes. Nous sommes vraiment complémentaires et c'est ce qui explique notre mode de fonctionnement. Notre travail commence par un partage des chapitres : moitié-moitié le plus souvent, mais pas toujours. Je prends les chapitres plus « littéraires », psychologiques, et laisse les plus techniques et les dialogues

à Isabelle. Chacune retravaille sa partie, puis se relit et se corrige. Puis nous échangeons et nous corrigeons mutuellement. Et enfin, dans un dernier temps, sur la grande table de la salle à manger, nous relisons le tout ensemble à haute voix et discutons la version définitive. Ce qui fait en tout quatre versions.

**TL :** *Quels sont tes outils ?*

**M.P. :** Au début, c'était la machine à écrire, puis je suis passée à l'ordinateur comme tout le monde, mais l'ordinateur n'a jamais été mon outil préféré. Je suis restée un peu préhistorique. J'ai un tout petit Mac de rien du tout qui me suffit bien. Je continue d'écrire mes premières versions sur des cahiers, et de plus en plus souvent c'est Isabelle qui tape tout. Dans ce cas-là, je lui mets pour certains mots trois ou quatre propositions, et elle choisit.

**TL :** *Les dictionnaires ?*

**M.P. :** Pour l'anglais j'ai le Robert et Collins, le gros qui est sorti récemment, mais je m'en sers nettement moins que du dictionnaire français, un simple petit Robert. Je consulte aussi beaucoup le Grévisse et le Bescherelle... Ah oui, dans les outils indispensables, j'allais oublier : mes deux chattes ! Si, si. Bien sûr, elles viennent s'asseoir sur la page que je suis en train de traduire, mais elles m'apportent calme, drôlerie et chaleur.

**TL :** *Tes horaires sont plutôt nocturnes, m'a-t-on dit.*

**M.P. :** Isabelle et moi sommes des oiseaux de nuit. Le plus souvent, je prépare l'après-midi le passage à traduire, je fais un premier jet, et la nuit je le reprends à tête reposée, sans téléphone, sans bruit dans la rue, et cela peut mener jusqu'à trois-quatre heures du matin. Enfin, quand je dis sans téléphone... J'ai deux ou trois amis, traducteurs ou correcteurs, qui ont les mêmes horaires et on s'appelle quelquefois en pleine nuit pour un renseignement !

**TL :** *Quand tu hésites, quand tu corriges, est-ce que tu éprouves le besoin de savoir pourquoi telle ou telle solution marche ou ne marche pas ? Ou bien travailles-tu à l'instinct ?*

**M.P. :** Je travaille au feeling, à l'écoute. Quand ça ne va pas, je ne cherche pas à comprendre, à décortiquer. Je tâtonne. Je raccourcis, ou je rallonge, j'essaie des rythmes. C'est avant tout une question de musique, de sonorité, de tempo, de balancement. Comme le swing en jazz.

**TL :** *Tu lis à haute voix pendant cette phase-là ?*

**M.P. :** Non. Je ne me relis jamais seule à haute voix. Je n'ai pas besoin, j'entends dans ma tête.

**TL :** *Te ranges-tu dans la catégorie des sourciers ou celle des ciblistes ?*

**M.P. :** Je me sens un peu entre les deux... Mais s'il fallait absolument choisir, je prendrais plutôt le parti du français. Je crois que le texte doit sembler avoir été écrit en français.

**TL :** *Dans la mesure où l'original semble être écrit en anglais...*

**M.P. :** D'accord. Je suis en même temps très respectueuse de l'original, même quand un passage me paraît faible. Je ne fais pas de coupures, je n'escamote pas de mots, je me contente d'éviter les répétitions gênantes en français et d'intervenir parfois sur la ponctuation qui, comme on le sait, est différente d'une langue à l'autre. Et sur les injures, qu'en général je sous-traduis — légèrement. Dans les romans américains d'aujourd'hui, il y a des « *fuck* » dans tous les coins, l'équivalent français deviendrait lourd.

**TL :** *Quelles sont tes relations avec les auteurs ?*

**M.P. :** J'en ai rarement... Avec le Carré, par exemple, oui, au tout début, pour *La maison Russie*, car à ce moment-là nous débarquions dans son œuvre. Nous l'avons même rencontré à l'occasion d'une émission d'Apostrophes. Il a été charmant, très british. Ensuite, nous ne l'avons pas sollicité, ce n'était plus la peine. J'ai eu des relations beaucoup plus approfondies avec Louise Erdrich, notamment pour *L'amour sorcier*. Le livre était si plein d'allusions à des coutumes indiennes que nous ne pouvions pas nous en tirer sans son aide. Nous avons correspondu en passant par son agent littéraire, puis elle est venue à Paris et nous sommes devenues très amies. J'ai eu aussi des contacts épistolaires avec Gloria Naylor, dont j'avais adoré le roman, *Bailey's café*.

**TL :** *Tu as la réputation d'aimer les livres difficiles...*

**M.P. :** Oui, j'aime bien me colleter avec un texte. Mais j'aimerais bien aussi qu'on me propose de temps en temps un petit truc facile où je ne me casserais pas la tête !

**TL :** *Quels ont été tes grands bonheurs en traduction ?*

**M.P. :** J'en ai eu d'abord en SF. *Babel 17*, de Samuel Delany, l'un des tout premiers... *Les chants de l'espace*, de Lafferty... Ensuite, *La forêt suspendue* de Louise Erdrich, *Bailey's café* de Gloria Naylor... *La couleur pourpre*, d'Alice Walker... Celui-là, j'avais commencé par le refuser, ne voyant pas comment rendre le langage de la narratrice : au début, elle est analphabète, fait plein de fautes de façon phonétique – et même pas toujours... « *My teeth* », par exemple, devient « *my teef* »...

**TL :** *Qu'as-tu fait en français de ces quenottes-là ?*

**M.P. :** J'ai laissé tomber les quenottes ! Plus sérieusement, j'ai privilégié les grosses fautes de syntaxe, car truffé de fautes d'orthographe le texte français serait devenu illisible.

**TL :** *Tes relations avec les éditeurs ?*

**M.P. :** Dans l'ensemble, excellentes. Je n'ai eu qu'un seul conflit : M. X – je ne veux pas dire son nom – voulait que je fasse des coupures, sans que l'auteur ait été consulté sur le principe. J'ai refusé sèchement... et le livre a été coupé par quelqu'un d'autre. Note bien que je ne suis pas toujours défavorable aux coupures, mais il me faut impérativement l'accord préalable de l'auteur et une mention spécifique dans le contrat, ce qui a été le cas pour une biographie que nous avons traduite.

**TL :** *As-tu l'impression d'avoir évolué dans ton travail ?*

**M.P. :** Difficile à dire. Je n'ai jamais relu mes anciennes traductions. J'ai l'impression qu'il ne vaut mieux pas ! J'ai sûrement acquis un certain tour de main. Et un peu plus d'audace.

**TL :** *As-tu eu des modèles en traduction ?*

**M.P. :** Michel Demuth, dont je t'ai parlé... Un autre traducteur de SF, Robert Louit... D'autres sûrement, que j'oublie... Mais je lis peu de traductions, faute de temps.

**TL :** *Quelles sont tes lectures personnelles ?*

**M.P. :** En anglais, je ne lis presque plus, à part les romans – à vrai dire assez nombreux — qu'on me propose. C'est en français que je lis énormément, contrairement à Isabelle qui est plus souvent plongée dans de l'anglais. Toujours cette complémentarité naturelle... Mon dieu à moi, c'est Proust et je ne m'en lasse pas. Mais je lis surtout des contemporains, Rouaud, Modiano, Echenoz... J'adore aussi Alain Gerber, qui a merveilleusement écrit sur le jazz et pas seulement le jazz... Alain Schifres, moins connu, dont *Les hexagons* m'a fait beaucoup rire... Lire ces auteurs-là me permet de savoir où en est la langue, cela me donne des idées, m'aide à lutter contre les clichés d'écriture. Je sais que j'ai tendance à tomber dans des tics, à ressortir toujours, par exemple, le même adjectif. Alors, tout en lisant, je note des exemples d'écriture inventive et réussie sur un petit bloc, ou des bouts de papier – que j'égare presque toujours.

**TL :** *Quels sont tes (ou vos) projets ?*

**M.P. :** Des voyages... littéraires ! *Waiting*, le roman d'un auteur chinois expatrié aux États-Unis, qui vient de recevoir le National Book Award. Puis

le roman d'un auteur islandais vivant aux États-Unis, dont nous avons traduit le premier roman. Et entre l'Asie et la Scandinavie, avant le prochain John le Carré, un voyage bien réel, celui-là – à Londres, notre ville préférée...

Propos recueillis par Michel Volkovitch

Mimi Perrin a enregistré deux disques regroupés sur le CD *Les Double Six* (RCA Victor). Elle a traduit de l'anglais plus d'une cinquantaine d'ouvrages, dont des livres de science-fiction (Delany, Zelazny, Lafferty...), des biographies de musiciens de jazz (Charlie Parker, Dizzy Gillespie, Miles Davis, Nina Simone), les sept derniers romans de John le Carré, *La couleur pourpre* d'Alice Walker et des romans de Louise Erdrich, Nicola Barker, Jean Rhys, Gloria Naylor, etc. Elle a reçu en 1999 le prix Halpérine-Kaminsky Consécration.